



**Andersen**  
**Œuvres**

II

TEXTES TRADUITS, PRÉSENTÉS ET ANNOTÉS  
PAR RÉGIS BOYER

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

*nrf*



ANDERSEN

*Œuvres*

II

TEXTES TRADUITS, PRÉSENTÉS ET ANNOTÉS  
PAR RÉGIS BOYER

*nrf*

GALLIMARD

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1995.





# BIOGRAPHIE

*(1805-1831)*



Quand j'ai vu quelqu'un, que je lui ai parlé une seule fois, je me souviens nettement de lui ensuite, je garde en moi son image achevée ; en revanche, mon propre visage, bien que Notre-Seigneur et tout le monde sachent que je me regarde bien souvent dans le miroir, je ne puis tout simplement pas me le rappeler ; c'est aussi le cas dans le domaine intellectuel. Je crois avoir une notion assez claire du caractère de la plupart de mes connaissances ; en revanche, le mien propre m'est tout à fait inexplicable. Je consigne ici tout ce que ma mémoire m'inspire sur la vie de ma jeunesse. Peut-être que, pour l'étranger qui se tient en dehors, cela se rassemblera en un tout et élucidera, excusera et accentuera beaucoup de choses dans mes œuvres, au cas où le monde les lirait après ma mort. Jour après jour, tout devient pour moi, de plus en plus, poésie. La poésie pénètre ma vie et il me semble que la vie elle-même est une grande et merveilleuse œuvre poétique. Je sens qu'une chère main invisible gouverne le tout ; que ce n'est pas un hasard aveugle qui m'a mené, mais qu'un cœur paternel et invisible a battu pour moi !... Si j'ai quelques bons côtés, comme j'en ai sûrement, ce n'est vraiment pas mon mérite, je n'ai pu agir autrement ; en revanche, j'aurais souvent pu être plus fort et meilleur, je me laisse toujours emporter par l'émotion...



## Première section

### I

#### MA NAISSANCE

Mes grands-parents étaient des paysans fortunés de Fionie<sup>1</sup>. La malchance les frappa, le bétail tomba malade, les semailles ne réussirent pas, mon grand-père fut pris d'idées fixes, il devint malade mental, encore que ce fût à un degré mesuré, et il se transporta avec sa femme à Odense ; mon père était leur unique fils<sup>2</sup>, il passait pour avoir une excellente tête, si bien que plusieurs des bourgeois aisés de la ville offrirent à ses parents de les aider pour lui faire faire les études dont il avait lui-même envie, mais cela ne leur plut pas et son père *voulut* qu'il apprît *le métier de cordonnier*. Plein de vie et d'humeur juvénile, il s'en accommoda cette fois-là mieux qu'il ne l'eût cru, employant ses heures libres à lire Holberg<sup>3</sup>, à fabriquer des jouets et même à composer lui-même quelques poèmes qui, toutefois, ne furent jamais imprimés. Dès qu'il fut jeune homme, à l'âge de vingt ans seulement, il épousa ma mère<sup>4</sup>, une pauvre jeune fille qui le préféra à un riche distillateur<sup>5</sup> chez lequel elle servait ou avait été servante. Ils ne possédaient alors absolument rien, mais ils étaient très épris l'un de l'autre ; il aurait fallu acheter un lit pour les mariés, mais il n'y avait pas assez d'argent pour cela<sup>6</sup> ; or un comte<sup>7</sup> venait de mourir : là, en ville, on l'exposa sur un lit de parade, une grande estrade de bois recouverte de tissu noir portait le cercueil. Quand, ensuite, il y eut une vente aux enchères, mon père acheta cette estrade et comme, à la fois, il était adroit de ses mains et qu'il s'était amusé, jeune homme, à raboter et à tailler, il fabriqua un lit de mariés à partir de cette couche

de parade mortuaire. (Que ce lit n'eût pas été tellement magnifique quant à la forme, la preuve en est que je me rappelle encore qu'il y avait, vers le bas, des bordures de tissu noir que l'on n'avait pas enlevées lors de la transformation...) Là où le cadavre paradait, riche mais mort, reposa, l'année suivante (le 2 avril), pauvre mais vivant, un poète nouveau-né, c'est-à-dire *moi-même*, et je trouve réellement quelque chose de très poétique à cela. Pour le reste, j'étais très petit, je criai vilainement dans l'église quand je fus baptisé, et le pasteur bourru<sup>1</sup> fut mon premier critique littéraire, il est censé m'avoir appelé « chaton » auprès de personnalités...

## II

## ANNÉES D'ENFANCE

Mes premiers souvenirs sont, pour moi, des rêves bigarés, à demi oubliés. Ainsi, le plus lointain est le séjour des Espagnols à Odense (1806<sup>2</sup>). Je les vois encore passer avec leurs canons, je me rappelle un soldat qui me prit sur le bras, dansant et pleurant en même temps, il devait avoir des enfants en Espagne. Je me rappelle qu'il y en eut un qui fut fusillé sur la lande et que j'étais à une fenêtre et regardais<sup>3</sup>, mais de tout le cortège, je ne me rappelle que les charpentiers avec leurs longues barbes qui firent particulièrement impression sur moi... Dans ma première enfance, Odense avait encore tant de vieilles coutumes et fêtes populaires qui se sont tout à fait perdues depuis. Elles ont certainement beaucoup agi sur tout mon être. Elles ont donné à mon enfance une coloration merveilleusement poétique ; c'est comme si j'avais vécu bien plus avant dans le temps. Toutes ces scènes constituaient les souvenirs les plus vivants et les plus précoces... Ma vieille grand-mère paternelle, qui m'aimait indiciblement, m'emmenait toujours voir cela, elle me conduisait à tout plaisir que l'on pût voir sans payer... De la sorte, je vis deux fois les maîtres maçons transporter leur bannière (c'est-à-dire changer de logis)<sup>4</sup>. Un vieux balayeur de rues, Hans Strue<sup>5</sup>, avec un nez épouvantablement grand, était habillé en Arlequin (le visage noir, mais le nez rouge),

une marotte<sup>1</sup> à la main, il ouvrait le cortège, les compagnons étaient en bras de chemise avec des rubans de soie et portaient la bannière ; d'autres avaient des épées, à la pointe il y avait des oranges ou des citrons. Toute la confrérie était accompagnée en musique. Dès que la bannière fut déployée devant la maison, un des compagnons sortit et fit un discours en vers, pour tout le monde. Je n'y compris rien, je me rappelle seulement qu'il y était dit : « Vulcain était le premier forgeron », ce qui me parut fort intéressant ; j'entrepris de demander à un gamin de l'École latine les noms de quelques autres dieux, mais il n'était pas ferré en mythologie, je ne récoltai qu'Odin, Jupiter et Rhéa<sup>2</sup>...

Chaque saison m'apportait un jour de fête et, de la sorte, toute mon enfance se fonda, dans mes souvenirs, en un cycle de jours de fête... Régulièrement, deux fois par été, mon père et ma mère faisaient une promenade en forêt ; les provisions, c'étaient des sandwiches enveloppés dans un grand linge, et un tonnelet de bière ; j'étais dans un bonheur indescriptible, je cueillais des fraises parmi les brins d'herbe et je faisais des bateaux de roseau qui naviguaient en descendant la rivière. Jamais, depuis, la nature ne m'a enchanté comme à cette époque, j'avais beaucoup d'imagination, chaque fleur, chaque oiseau semblait me parler, j'étais poète sans le savoir. Lors d'une de ces promenades en forêt, un soir d'été, il y eut un terrible ouragan. Cela fit sur mon imagination enfantine un tel effet que je me le rappelle encore très vivement, mais s'il a l'air si effroyable, c'est sûrement qu'il doit à l'enfant que j'étais la force de ses couleurs... Les arbres étaient secoués jusqu'aux racines, les éclairs se succédaient sans répit ; mon père me porta sur son dos mais il dut plusieurs fois s'allonger sur le sol à cause des tourbillons violents dans l'air. Quand nous arrivâmes à Munkemose<sup>3</sup>, où la route menait à Odense, il dut me porter en pataugeant dans l'eau jusqu'au-dessus des genoux ; pour moi, je regardais autour de moi, merveilleusement saisi par ce grand spectacle.

Les bourgeois de la ville avaient leur concours de tir sur la lande une fois par an<sup>4</sup> ; c'était une fête pour tout le monde, elle culminait précisément quand le tir était fini. Alors, on vendait la cible aux enchères et celle-ci était remise à tous les jeunes gens pour être rapportée. Quatre des plus grands la prenaient sur leurs épaules, le plus grand et même, parfois, deux, montaient dessus et l'on partait

ainsi, tous les autres grands garçons se munissaient de branches vertes, chantaient et exultaient. Les arcs de triomphe étaient abattus, les deux jeunes gens sur la cible se paraient de guirlandes et d'inscriptions. Tout le monde suivait ce cortège digne de Bacchus et qui circulait dans les rues jusque tard le soir. Je n'en étais pas, toutefois, je restais dans un escalier élevé, à regarder toute cette joie.

Le soir de la Saint-Jean, j'allais à la source<sup>1</sup> avec un petit seau, et bien que ce fût à plus d'un demi-mille<sup>2</sup> de la ville, je le rapportais, plein d'eau, à la maison; j'étais très superstitieux et ma mère, non moins<sup>3</sup>; on piquait des herbes de Saint-Jean sous la poutre<sup>4</sup>, les miennes poussaient bien et me promettaient longue vie...

L'hiver aussi avait beaucoup de joies et de jours de fête. Le lundi gras<sup>5</sup>, j'allais, avec ma vieille grand-mère paternelle, voir les réjouissances... Les bouchers promenaient alors un gros bœuf orné de rameaux de Carême<sup>6</sup>; un petit garçon, des ailes dans le dos, était assis dessus, et, devant, marchait un violoneux. La coutume voulait également que les marins de Stige<sup>7</sup> vissent, en chemise blanche avec des rubans de toutes les couleurs, et, aux accents d'une fanfare, promenassent tous leurs drapeaux par les rues. Ensuite, on posait une planche entre deux barques et deux vigoureux jeunes gens luttaient là jusqu'à ce que l'un d'eux tombe dans l'eau glacée... Depuis, il est d'usage qu'ils tombent tous les deux car il y en eut un qui fut si affecté d'avoir été vaincu qu'il quitta en secret la pêcherie et qu'on ne le revit jamais plus.

La musique des bourgeois d'Odense ne consistait qu'en fifres et en tambours, les musiciens étaient des bourgeois, bien entendu, et à l'époque du Nouvel An, ils allaient de porte en porte «introduire le Nouvel An au son du tambour», comme on disait; ils gagnaient force skillings avec cette insupportable musique qui, en ce temps-là, me plaisait bien. Dès qu'ils avaient introduit dans la ville le Nouvel An au son du tambour, ils s'en allaient à la campagne et, fréquemment, y tambourinaient jusqu'à ce que les bourgeois éclatent dans les arbres au printemps, puis ils revénaient chez eux, chargés de farine, de semoule, de viande de porc et de saucisses tout autour de leurs tambours.

De la sorte, les lieux fournissaient une pâture à mon imagination et mon enfance a, pour moi, quelque chose de romantique qu'un Copenhagois ne connaît pas.

## III

## LA VIE À LA MAISON

Mon père n'était pas sans éducation et il avait une excellente tête; chez ma mère, tout était cœur. Ils étaient passablement différents, tous les deux; pourtant, ils s'entendaient très bien. Mon père ne se sentait pas chez lui dans son milieu, il n'avait pas grand goût pour son travail manuel, aussi, le soir, lisait-il à haute voix Holberg et *Les Mille et Une Nuits*<sup>1</sup>. Il me fabriqua une boîte optique, un petit théâtre et des images qui pouvaient se transformer quand on tirait sur un fil. Sa mère, à lui, le traitait très aimablement, mais elle ne pouvait tout de même pas oublier tout à fait qu'elle s'était opposée à son père et qu'il n'avait pas fait d'études. La Société théâtrale allemande de Franck se produisit alors à Odense<sup>2</sup> et c'est là que je vis ma première comédie, une refonte allemande du *Potier d'étain politicien* de Holberg sous forme chantée. J'étais au ciel; toutefois, ma réaction y fut très prosaïque, je m'écriai, à la vue des nombreux spectateurs: « Dieu! si on avait autant de quarts de beurre qu'il y a de gens ici!... » Chez mes parents venait de temps à autre une vieille femme de l'hospice<sup>3</sup> qui recevait les restes de notre modeste table; cette vieille était connue pour ses dons de prophétie, c'était même une sorcière, elle était souvent l'oracle de ma mère; en revanche, je la craignais, encore que je rie d'elle, contaminé que j'étais par l'exemple de mon père qui la traitait de farceuse... Un jour, elle devait faire une prophétie sur mon compte aussi: « Il aura plus de chance qu'il ne le mérite », dit-elle, fâchée contre moi, « ce sera un oiseau sauvage qui volera haut, il sera grand et distingué dans le monde<sup>4</sup>; un jour, tout Odense sera illuminé pour lui<sup>5</sup>!... » Au fond, cela m'amusait. Ma mère pleura de joie sur cette prophétie, et elle me l'a rappelé depuis, lorsque tout se passa bien pour moi dans le monde; elle croit toujours qu'un jour on illuminera pour moi!... Sinon, c'est chez ma vieille grand-mère paternelle que j'étais surtout, elle m'aimait tendrement, tout le monde aimait cette vieille femme

et l'on parle encore d'elle, après sa mort. Elle était belle et avait un visage aimable, elle était méticuleuse et extrêmement propre dans ses pauvres habits... Elle allait beaucoup au jardin de l'hospice qu'elle entretenait ; j'avais la permission d'y jouer auprès d'elle, de regarder les fleurs magnifiques. J'aimais beaucoup, en particulier, embrasser les roses, plaisir que j'éprouve encore chaque fois que j'en vois une belle et rouge... Deux fois par an, elle brûlait elle-même toute la verdure qui tombait. Cela se passait à l'intérieur de l'hospice même, là où se trouvaient les fous (mais ils ne faisaient pas de dégâts). Là, je restais auprès d'elle, me sentant un peu inquiet de mon entourage, mais je trouvais assez intéressant d'entendre ces malheureux. Maintes fois, une vieille femme venait qui m'emmenait dans la salle de tissage où je passais pour un enfant intelligent, on m'admirait et je le savais, et même, je commençais à me mettre cela en tête... On me racontait alors des histoires, on chantait des chansons ; bref, tant les sages que les fous, ils faisaient ce qu'ils pouvaient pour me donner des idées romantiques. Souvent, je restais à écouter, à l'extérieur des locaux où se trouvaient les fous à lier, j'entendais leurs propos, leurs chansons et leurs effroyables jurons. Un jour, l'une d'entre eux fit sauter la serrure de la porte. C'était une femme, nue, avec de longs cheveux noirs. Elle me lança de la paille, je m'enfuis tout épouvanté.

Mon imagination était toujours fortement en branle, je n'osais presque jamais marcher dans le noir. Si je devais me rendre quelque part pour le compte de mes parents et qu'il me fallait passer devant le cimetière Saint-Knud, je fermais les yeux et filais à toute vitesse, me cognant aux gens ou tombant, tout grand que j'étais... À l'extérieur d'Odense, il y a une colline qui s'appelle Nonnebakken<sup>1</sup>, où se trouvait autrefois un couvent. De la lumière y brillait pendant la nuit, disait-on. Si je me trouvais dans le village proche, Hunderup, pour aller chercher du petit-lait dans un seau, et que, pendant ce temps, le soir tombât avant que je rentre, je passais devant la colline dans une angoisse mortelle, et je ne me sentais rassuré qu'une fois passé la rivière, étant donné que je savais qu'aucun trolld ni fantôme ne pouvait passer l'eau.

Sinon, mon père n'était pas de bonne humeur, il se sentait malheureux dans sa situation ; disant souvent que

jamais on ne me forcerait à faire quelque chose, quand bien même je choiserais d'être ce qu'il y aurait de plus déraisonnable : je ferais tout de même à mon gré... Il se mit alors à lire la Bible, et un soir que nous étions tous ensemble, ma mère, lui et moi, il nous déclara qu'il n'avait pas la même foi que nous et que tous les voisins ; que le Christ n'était qu'un être humain<sup>1</sup>, mais un être humain formidable ; que la Bible ne venait pas directement de Dieu et qu'il ne pouvait y avoir d'enfer. Cela fit une impression effrayante sur nous tous. Ma mère pleura et je crus mon père perdu... « Je suis un libre-penseur ! » dit-il, et jamais aucun mot ne m'a traversé l'âme de cette façon ; je ne savais pas au juste ce que c'était, mais je sentais que c'était une chose au-delà du commun... Les propos sensés de mon père ne servirent à rien et quand, un matin, il se réveilla avec une méchante éraflure au bras, qui avait pu se produire alors qu'il faisait une couture ou sous l'effet d'un coup d'aiguille, ma mère et la voisine crurent et expliquèrent que c'était une éraflure due au diable parce que mon père ne le reconnaissait pas<sup>2</sup>.

Pendant ce temps, la guerre faisait rage en Allemagne ; mon père lisait avidement les journaux. Napoléon était son héros, nous étions alliés aux Français, les troupes partaient, il ne pouvait pas rester à la maison, il voulait voir Napoléon, il voulait faire la guerre. Les Alliés devaient partir aussi. Il s'engagea comme volontaire, mais comme simple soldat, certain d'obtenir de l'avancement à la guerre<sup>3</sup>. J'étais couché alors, j'avais la rougeole<sup>4</sup>, ma bouche était une plaie, je délirais fort. Pourtant, je me rappelle nettement ce matin-là, de bonne heure, où je le vis en uniforme<sup>5</sup> avec son fusil, se penchant sur mon lit. Il embrassa mes lèvres à les faire saigner et prit précipitamment la porte... La maison ne fut qu'un gémissement. La femme du voisin disait que mon père était fou, qu'il voulait s'enfuir et qu'il serait abattu pour rien !...

Toutefois, il n'alla pas au-delà du Holstein : la guerre était finie. Les troupes se retirèrent et mon père redevint citadin, mais sa santé avait souffert, il attrapa la fièvre, délira fortement, parlant de Napoléon et de ses campagnes. Ma mère ne vit pas de meilleur parti à prendre que de m'envoyer chercher une « guérisseuse » à Eiby<sup>6</sup>, à une lieue de la ville ; elle promit de venir, me soumit d'abord à quelques passes, me liant un fil de laine autour du

poignet<sup>1</sup> et me donnant dit-elle, une feuille de « l'arbre de la croix du Christ<sup>2</sup> ». « Mais est-ce que mon pauvre père va mourir ? » demandai-je en pleurant. « S'il meurt, répondit-elle, tu rencontreras son esprit en chemin quand tu iras chez toi !... » D'épouvante, elle m'avait presque ôté la vie et j'étais dans un état effroyable... « Est-ce qu'il ne faut pas aller chercher un médecin tout de même ? » demandai-je quand je fus arrivé à la maison. Mais cela n'eut lieu que le lendemain, et la maladie progressa. Il mourut le troisième jour<sup>3</sup>... Je suivis de tout près le cercueil, vis le pasteur, à l'église Saint-Knud, jeter du sable dessus<sup>4</sup>, oh ! comme j'étais affligé. À la maison, ma mère se lamentait. Seule, la vieille grand-mère paternelle demeurait tranquille, les yeux humides, elle ne soupirait simplement pas, mais il y avait une étrange douleur dans ce visage livide, une douleur qui me saisit, tout enfant que j'étais...

#### IV

Sinon, j'étais maintenant davantage abandonné à moi-même, ma mère dut sortir gagner notre pain. J'allai à l'école des pauvres<sup>5</sup>, mais même là, il y eut quelque chose qui donna à mon esprit une orientation poétique. C'était un vieux bâtiment et, dans la salle de lecture même, toutes les tapisseries étaient peintes d'images de l'histoire biblique. Je restais souvent à les regarder fixement, je m'y voyais si merveilleusement en rêve que le maître<sup>6</sup> me disputait souvent pour mon absence car je n'entendais tout simplement pas ce qu'il disait. Je commençai aussi, quelquefois, à parler aux autres enfants de mes imaginations, mais lorsqu'une fois l'un des plus grands répondit que je devais « être fou », je devins réservé et silencieux... Mes leçons, je ne les apprenais qu'assez passablement. J'avais des facilités assez particulières pour apprendre, je retenais rapidement par cœur et, une fois qu'on m'en eut fait compliment, je m'attachai à ne pas être appliqué... Le fils de la voisine lisait soir et matin, à haute voix, son livre de lecture, si bien que cela s'entendait dans tout le quartier. « C'est un garçon stupide, disait ma mère, il lit tout le temps ; mon Christian n'emporte jamais un livre de l'école,

et il s'en tire tout de même ! » Cela me suffisait, je n'apprenais ma leçon qu'en un quart d'heure, à l'école même, et je la savais bien. D'ailleurs, j'étais très aimé du maître et n'avais jamais de querelles avec les garçons (de sorte que je ne me suis jamais battu, étant gamin, contre personne)... Si c'était l'anniversaire du maître, je lui apportais toujours une guirlande de fleurs et un poème. De ce dernier, du reste, il se moquait par toute l'école — et ce n'était pas bien —, pourtant, je persistais à le faire. Lui-même écrivait aussi des vers, des cantiques ; je le mettais très haut comme poète car je ne connaissais pas d'autres poèmes lyriques que les chansons de filage de Bunkeflod'... Bunkeflod était mort, mais sa veuve et sa sœur vivaient à Odense et habitaient juste au-dessus de chez mes parents : je passais par chez elles avant de rentrer à la maison. Elles m'aimaient bien. Il fallait que je fasse la lecture à haute voix pour la vieille demoiselle, que je chante des chansons et, de la sorte, j'avais un foyer quand ma mère était dehors. Lorsqu'elle mentionnait son frère, la vieille demoiselle en parlait toujours avec ravissement comme poète. Je ne connaissais alors que Holberg et Bunkeflod : c'étaient là tous mes poètes danois. Elle-même écrivait aussi des vers, mais comiques ; ainsi, il y avait une épitaphe pour une vieille femme qui vendait de la crème. J'eus envie aussi, alors, de composer un poème et je parvins à en faire un sur Munkemose (une prairie à l'extérieur d'Odense) : que ce mot rimait avec *rose*, c'est la seule chose que je me rappelle. Puis j'en écrivis un sur les nuages... Et voilà que je lus ma première tragédie, c'était un mélodrame, *Ariadne à Naxos*<sup>2</sup>, le morceau suivant fut *Medea*<sup>3</sup>, puis *L'Amour sans bas*, de Wessel<sup>4</sup>. Dans toutes ces pièces, il se trouvait que les personnages mouraient. Quand, donc, je voulus écrire une pièce moi-même, je fus fort embarrassé pour les mettre tous à mort. Une vieille chanson sur Pyrame et Thisbé fournit le sujet<sup>5</sup> : je l'appelai *Abor et Elvire*<sup>6</sup>. La voisine à qui je la lus dit que cela devrait s'appeler *Aborrer og Tørsk*<sup>7</sup>, ce pourquoi je fus très fâché, mais ma mère me consola en me disant que la voisine m'avait dit cela parce que son fils, à elle, ne l'avait pas écrit... La pièce commençait par le fait qu'Elvire attendait son Abor, mais comme il ne venait pas, elle suspendait son collier de perles à un buisson pour montrer qu'elle s'était trouvée là, puis elle faisait une petite promenade. Abor arrivait,

croyait qu'Elvire avait été tuée par une bête sauvage et, donc, se tuait lui-même. Alors, Elvire survenait, elle aurait dû mourir de chagrin, mais comme toute la pièce ne faisait encore qu'une demi-arche de papier, je faisais intervenir un ermite qui lui représentait que son fils, à lui, l'avait vue dans la forêt et s'était épris d'elle. Pour qu'il émeuve Elvire et parce que je ne voyais pas mieux à faire, je le faisais parler uniquement par citations bibliques, prises dans le *Manuel de Balle*<sup>1</sup>. Alors survenait le fils, il se tuait par amour, Elvire suivait son exemple et le vieux s'écriait :

*Dans tous mes membres c'est la mort  
Que je ressens bien fort !*

Sur quoi lui aussi s'effondrait. Cette œuvre me plaisait particulièrement et je la lisais à tous ceux qui me tombaient sous la main. Or, j'eus envie d'en écrire une autre, mais là, il devait y avoir un roi et une princesse ; étant donné que je ne pouvais simplement pas imaginer que ceux-ci parlaient comme les autres gens, j'imaginai d'employer un vieux dictionnaire où il y avait des vocables allemands et français<sup>2</sup> et fis donc dire aux personnages royaux un mot en danois, un en allemand et le troisième en français. Il en résultait un véritable charabia, mais je pensais avoir bien saisi la chose, puisque de si hauts personnages savaient sûrement maintes langues et, donc, étaient le mieux à même de s'en servir en toute occasion... Peu après, je vis notre roi pour la première fois<sup>3</sup>, il traversa la ville. J'étais grimpé sur un mur autour de Frue Kirke<sup>4</sup> (d'Odense) et je le regardai avec respect, quoique étonné qu'il ne fût pas du tout en argent et en or... Il portait un long manteau bleu avec un col de velours rouge...

Sinon, j'étais un enfant très tranquille, je ne sortais jamais dans la rue pour jouer avec les autres enfants, il n'y avait que les petites filles en compagnie desquelles j'avais plaisir à me trouver. Je me rappelle encore une jolie petite, dans les huit ans, qui m'embrassa en disant qu'elle voulait être ma bien-aimée : cela me plut et je la laissais toujours m'embrasser ; quant à moi, je ne le fis jamais et ne le permis à personne non plus, en dehors d'elle. J'éprouvais, du reste, une étrange aversion pour les grandes jeunes filles : quand elles avaient plus de douze ans, elles me faisaient frémir comme il faut ; pour tout ce qu'il m'était désa-

## RIEN QU'UN VIOLONEUX

<i>Notice</i>	1385
<i>Note sur le texte</i>	1392
<i>Notes</i>	1392

## LES DEUX BARONNES

<i>Notice</i>	1438
<i>Note sur le texte</i>	1444
<i>Notes</i>	1444

## EN SUÈDE

<i>Notice</i>	1472
<i>Note sur le texte</i>	1477
<i>Notes</i>	1477

## EN ESPAGNE

<i>Notice</i>	1497
<i>Note sur le texte</i>	1503
<i>Notes</i>	1504

<i>Bibliographie</i>	1545
----------------------	------

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

*Ce volume contient :*

**BIOGRAPHIE**

(1805-1831)

**L'IMPROVISATEUR**

**RIEN QU'UN VIOLONEUX**

**LES DEUX BARONNES**

**EN SUÈDE**

**EN ESPAGNE**

*Introduction*

*Notices et notes*

*Bibliographie*

*par Régis Boyer*